

> sur des bactéries des formes d'intelligence humaine. Notre façon de penser doit être renouvelée, et même inversée en présupposant chez les formes de vie végétale ou microbienne que certains comportements sont intelligents. D'un point de vue philosophique et également dans la pensée de tous les jours, c'est le défi qui nous attend: élargir les modèles de rationalité, de *logos*...

Dans votre essai *La Vie des plantes*, vous dites que nous ne pourrions jamais comprendre une plante sans avoir compris ce qu'est le monde. L'inverse n'est-il pas aussi vrai ?

Emanuele Coccia : Tout à fait. L'une des idées fondamentales du livre est que les plantes sont à l'origine de notre monde, à plus d'un titre. D'abord, elles ont contribué à produire massivement l'oxygène de l'atmosphère, et donc à rendre habitable la Terre. Ensuite, elles constituent le premier maillon des chaînes trophiques, ou alimentaires.

En conséquence, le monde est essentiellement végétal. De façon plus poétique, le monde est plus un jardin qu'un zoo. Plus encore, les plantes sont les jardiniers de la Terre, en ce qu'elles le transforment, le façonnent. Mon postulat est que pour comprendre le monde, il faut comprendre son origine et donc les plantes. À l'inverse, comprendre les plantes signifie comprendre l'origine du monde. En d'autres termes, la plante est un prisme idéal pour observer le monde tel qu'il est.

Ce chiasme est l'inspiration de mon livre au point que je l'ai subdivisé en trois parties correspondant chacune à une partie du corps végétal: la feuille, la racine et la fleur. Pour chacune, je superpose les deux éléments, le monde et la partie végétale, afin de parler des deux à la fois.

Peut-on voir ce qu'il en est avec la feuille ?

Emanuele Coccia : La feuille est la partie (on ne peut pas vraiment parler d'organe à son propos) la plus importante d'un végétal. Goethe, avec bien d'autres botanistes, n'a cessé de répéter que la plante n'existe que pour les feuilles. C'est l'endroit où les choses les plus importantes, notamment la photosynthèse, se déroulent.

Je m'intéresse d'abord à ce qui distingue fondamentalement les corps végétal et animal, notamment d'un point de vue anatomique. Depuis son développement embryonnaire, le corps animal doit

produire des espaces intérieurs et des volumes. C'est l'inverse chez la plante dont toute la vie se passe en surface, celle des feuilles, qu'elle cherche à démultiplier. En quelque sorte, on pourrait dire que l'animal est un être à trois dimensions, et le végétal à deux seulement.

Partant de cette idée, on comprend mieux d'autres caractéristiques des plantes, par exemple leur tendance à l'infini que le corps animal n'a pas. La plupart des corps animaux ont dissocié la croissance et la reproduction: la deuxième commence à la fin de la première. Le corps végétal, lui, ne cesse pas de s'accroître: les organes reproducteurs sont essentiellement des formations temporaires, produites puis rejetées, qui sont renouvelées chaque année.

Dans ce chapitre, je m'interroge aussi sur ce qui relie animaux et végétaux, et plus largement unifie le monde: le souffle, un geste apparemment anodin mais qui ne l'est pas. Dans le souffle, s'exprime parfaitement l'identité du vivant.

lumineux, mais aussi, grâce à la racine, dans un milieu souterrain, rempli d'eau.

Que nous dit la racine du monde ?

Emanuele Coccia : Elle nous rappelle que notre monde est bel et bien héliocentrique. Et ce qui est intéressant dans les mouvements de la racine, c'est que d'un point de vue astronomique elles permettent *via* la plante au Soleil d'habiter la Terre, car elle transforme la lumière et l'énergie solaire et les insère dans la masse terrestre. La plante enrachine le Soleil dans la Terre.

Cette vision héliocentrique a pourtant été oubliée par de nombreuses sciences, notamment sociales, qui sont restées ptolémaïques, géocentrées.

Venons-en à la fleur...

Emanuele Coccia : Dans ce chapitre, je suis parti de l'idée d'un élève de Friedrich von Schelling, un philosophe du romantisme allemand, selon qui la fleur correspond à un cerveau. Cette thèse, très belle,

Les stoïciens voyaient dans la semence des plantes, les graines, l'incarnation de l'intelligence

Le souffle est un mouvement curieux, double, par lequel à la fois on intègre une grande partie du monde, en la prenant dans notre corps, en l'inspirant, et en même temps nous meublons le monde. Il y a un renversement perpétuel entre le contenant et le contenu, entre le sujet et l'objet.

Qu'en est-il de la racine ?

Emanuele Coccia : Ce qui m'intéresse avec la racine, c'est d'abord d'inverser l'idée qu'elle est la partie la plus importante, la plus originelle d'une plante, alors que d'un point de vue évolutif, elle est apparue très tard, bien après la sortie des eaux et l'invention de la vie végétale.

En outre, la racine permet au corps végétal d'être un corps amphibie, beaucoup plus que la grenouille, vivant à la fois dans deux milieux totalement différents. La plante vit dans un milieu aérien,

était déjà développée dans l'Antiquité, mais on l'a oubliée. Les stoïciens, par exemple, voyaient dans la semence des plantes, les graines, l'incarnation de l'intelligence, du *logos*... Pourquoi? Parce que selon eux, une entité était intelligente dès lors qu'elle pouvait insuffler de la forme à de la matière: c'est exactement le cas d'une graine!

Or la fleur qui produit les graines est aussi une zone de mélange, en l'occurrence des gènes lors de la reproduction. La rationalité va donc de pair avec l'idée de brassage, de nouveauté... En fin de compte se dessine ce que je nomme une métaphysique du mélange: nous sommes le produit du mélange et nous sommes destinés à nous mélanger pour rester en vie. Chaque être vivant, humain, animal, végétal, devient alors un organe de la Terre. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR LOÏC MANGIN